

lors du vol précédent. Quelques minutes plus tard, à bord, nous comprenons aussitôt. Notre tente et notre sacoché sont restées dans l'autre appareil ! Il nous faut les récupérer ! J'accoste l'hôtesse dans un anglais hasardeux, paniqué je cherche mes mots. Professionnelle, patiente et compréhensive, elle entend la situation et appelle aussitôt au talkie-walkie le personnel au sol. Une minute plus tard, un homme en costume sombre apparaît à l'entrée de l'appareil : « *Quickly, quickly!* »

— Suivez-le », me lance l'hôtesse en me poussant vers l'extérieur.

Nous voilà partis dans une course folle à travers l'aéroport. Je devance l'homme qui, désavantagé par son embonpoint, s'essouffle. Il n'en peut plus de courir et s'arrête, me faisant signe de la main de continuer et tourner à la porte six, au fond du couloir : « *Quickly! Quickly! Gate six!* »

Là, un steward, la radio collée à l'oreille, m'attend et me précède à bord de l'autre avion. Cette fois, je reconnais l'appareil. Sa carlingue vibre, ses moteurs sont déjà en branle. Je file dans l'allée vide, tous les occupants ont déjà bouclé leur ceinture. Je récupère en un éclair la tente et la sacoché, et repars aussitôt sous le regard interdit de nos ex-compagnons de route.

« *Quickly! Quickly!* » crie, depuis l'autre bout du vaste hall, l'homme au costume sombre. Agitant les bras, il me presse à le rejoindre. Nous nous lançons dans un sprint final. Parvenus à la porte d'embarquement, les policiers nous arrêtent. Ils s'emparent de mes bagages qu'ils passent aux rayons X : « *Open please!* » ordonne l'agent en indiquant la tente. Qu'est-ce qui peut bien les intriguer ? Serait-ce les sardines, ces petits piquets pointus en aluminium ? Il me semble pourtant les avoir rangées dans une de nos sacoches voyageant en soute. La toile de tente étalée sur le tapis roulant, pas de sardines, mais ce sont les arceaux de montage qui inquiètent les fonctionnaires. Mon accompagnant, l'œil rivé sur sa montre, intervient alors : « Ok, ok ! » dit-il en me poussant vers l'avion, une sacoché sous un bras, la tente déballée sous l'autre.

L'hôtesse verrouille la porte derrière moi. J'ai juste le temps de regagner mon siège où je m'assois, trempé de sueur. Déjà l'avion s'ébranle.

Une chaleur étouffante, des visages mélanésiens. Aucun doute, nous sommes arrivés à destination. Quarante-huit heures après avoir quitté le pays du Mont-Blanc, nous voici téléportés aux antipodes, à l'autre bout de la planète. Le Pacifique, la Nouvelle-Calédonie, plus précisément l'aéroport de la Tontouta, nom qui résonne déjà comme une exclamation tribale. Marqués par la fatigue, nous récupérerons nos bagages. Tout est là, enfin presque... où sont les vélos ? Ils ne vont

Classé au patrimoine mondial comme paysage naturel et culturel, le *Kakadu National Park* renferme des vestiges datant de plus de quarante mille ans. Les sites archéologiques et sacrés aborigènes y sont nombreux. Depuis l'aube des temps, les Autochtones se succèdent et entretiennent avec dévotion la création des êtres mythologiques. Encore aujourd'hui les descendants du peuple premier résident ici. D'une esthétique exceptionnelle, ces terres et ces cours d'eau nourrissent une faune abondante, dont une multitude d'oiseaux.

De « drôles d'oiseaux », nous en croisons quelques-uns. Ceux-ci n'ont pas de plumes et se rapprochent plus de l'Homo sapiens. Des originiaux qui burlinguent au gré du vent. Il y a un Américain émigré en Australie, qui se trimballe au volant d'un camping-car jaune sans âge. Une barbe de trois jours, quelques dents absentes au râtelier procurant un certain charme à son sourire immuable et un chapeau de paille lui donnent une allure d'éternel voyageur. Comme nous, il s'est installé là pour la nuit. Il s'est présenté et nous a offert une pomme de terre et un bout de chou-fleur. Il y a aussi ce couple de Sydney qui, depuis quatre mois, a élu domicile dans le parc. Leur maison à six roues est un long autobus aménagé dont les cinquante-trois sièges ont fini à la casse. Au robuste crochet d'attelage sont accouplées deux remorques, une pour le 4 x 4, l'autre pour le bateau. Ce sont des quinquagénaires aux corps sveltes et tannés. Ils vivent en permanence en maillot de bain et essaient de dresser un dingo. Ils pêchent et mangent quotidiennement de faramineux *barramundis*. Ils nous en apprennent un peu plus sur les crocodiles et nous précisent l'heure et l'endroit, à deux pas de notre bivouac, où nous risquons d'en apercevoir. Deux soirs durant, au couchant, à l'heure où les reptiles s'en vont chasser, nous guettons, tapis près de la mangrove. Nous sommes à l'affût du moindre mouvement, à l'écoute du moindre bruissement, du moindre clapotis. Le deuxième soir est le bon...

Araignée du matin, chagrin. Tarentule sur la tente aux aurores, sauve qui peut ! Elle est monstrueuse, marron et velue, un sacré morceau. Surprise, elle se déplace prestement sur la toile. Paniquée, elle fait face et attaque. Mais Raphaël armé d'une branche d'eucalyptus finit par avoir le dernier mot. Il était primordial que l'issue du combat soit fatale pour la bestiole à huit pattes, nous comptons rester trois nuits ici. Loin de tout, nous avons en notre possession treize litres d'eau, ce qui devrait suffire puisque nous ne pédalerons pas.

De l'extérieur, la clinique privée ne ressemblait en rien à l'hôpital public. À l'intérieur, nous étions aux antipodes. Tous nos repères refluent en un instant : le modèle américano-européen était plagié dans le moindre détail. Les patients n'étaient que des Occidentaux, les blouses blanches étaient impeccables, les locaux sentaient l'éther. Il y avait même l'incontournable et imposante plante verte à l'accueil ! Au milieu des murs trônaient les diplômes des médecins. Une plaque commémorative louait la qualité des services de l'établissement lors de l'attentat de 2002. La prise en charge ne se fit pas attendre. Nous croisions les doigts.

« Bonjour, je me suis fait mordre par un chien hier soir, avez-vous un vaccin antirabique ?

— *Yes, we have one* ».

Ce *yes* généra un soulagement sans précédent ! Voilà envolés tous nos doutes. Le second soulagement fut pour notre compte en banque : soixante-cinq euros la consultation, les injections immédiates à payer avant les soins. C'était sans compter les quatre autres piqûres à suivre : dix-huit euros, chacune. En préalable à tout règlement, je demandai à voir le vaccin salvateur. Je suis très méfiante et ne voulais pas qu'ils m'injectent n'importe quoi. Tout était en ordre, c'était un vaccin antirabique Pasteur, sous emballage stérile. La posologie en français me rassurait. Sur ce coup-ci, nous ne marchandions pas : « Vous prenez la carte bancaire ? »

Après une désinfection rigoureuse de la morsure et six injections, dont trois autour de la plaie, j'étais enfin provisoirement sauvée ! Il me restait encore quatre injections étalées sur vingt-huit jours. Nous ressortions allégés, une mauvaise aiguille enlevée du pied, si j'ose dire.

Désormais il ne restait plus qu'à prendre la chose du bon côté, un mois de plus à Bali ce n'est quand même pas l'enfer puisque nous sommes au paradis !

De retour à Ubud, nous prévenions le jeune gérant de notre *losmen* que nous gardions la chambre onze jours de plus, le temps des deux premières injections. La nouvelle épanouit son visage d'un sourire, qu'il eut du mal à dissimuler. Du coup, il ne rechigna pas à revoir à la baisse le prix de notre bungalow.

Cet événement change nos plans pour le futur. Condamnés à rester sur Bali et limités par nos visas, nous ne pourrions continuer vers Java et Sumatra à vélo d'où nous comptions embarquer sur un bateau pour la Malaisie. En conséquence, nous devons trouver des billets d'avion pour quitter l'Indonésie, une formalité dans cette ville très touristique.

des rizières. La paille jaune accroît la poésie de ce paysage harmonieux. Des kilomètres de bonheur, de « *Hello, bye-bye, ok* », de rires communicatifs. Ces moments n'ont pas de prix, ils sont simplement merveilleux. Les Cambodgiens n'ont pratiquement rien, mais possèdent l'essentiel : la lune, le soleil, la simplicité, la joie et l'innocence. Serait-ce là que demeure la richesse des miséreux ?

Nos arrêts boisson ou grignotage sont toujours source de situations amusantes. Généralement, en quelques minutes, un petit comité nous encercle et chacun observe et commente nos faits et gestes. Je sors un mouchoir et tout le monde me regarde me moucher, Valérie transvase l'eau de la bouteille plastique à la gourde et tous s'intéressent à la petite manœuvre. Les hommes les plus âgés testent du bout du pouce la pression des pneus et frappent avec leur ongle les cadres de nos bicyclettes afin d'en évaluer le métal. Nous n'échangeons que quelques sourires et bribes de khmer, une langue que nous apprenons en pédalant. Il n'en faut pas plus pour que chacun soit satisfait, tout simplement.

J'ai dû ranger mon porte-bonheur, un petit ramoneur savoyard offert, la veille de notre départ de France, par Jean, un ami. Cette mascotte est habituellement accrochée à ma sacoche de guidon, mais depuis quelques jours je remarque que, lors de nos pauses, les Cambodgiens la regardent avec insistance. Je crois comprendre ce qui les intrigue. Mon gri-gri est vêtu de noir et coiffé d'une longue étoffe rouge, une tenue qui s'apparente beaucoup au pyjama noir et au *kerama* rouge imposés par le régime de Pol Pot. Il est préférable d'éviter tout quiproquo.

Plus nous approchons de la capitale, plus la circulation s'intensifie. Le nombre de chauffards s'élève proportionnellement. Nous entrons dans Phnom Penh. La circulation est chaotique. Ce chaos ne concerne pas les policiers postés à chaque carrefour, ils sont trop occupés à se remplir les poches avec des bakchichs.

La perle de l'Asie du Sud-Est a perdu quelques plumes durant la guerre. Quel étonnant contraste entre les artères principales bitumées, flanquées d'hôtels flamboyants, et les rues de terre jonchées de détrit. Le palais royal côtoie des immeubles délabrés où survivent des familles miséreuses.

Le bruit, la pollution, les klaxons, les quartiers disposés en corporation : celui des ferrailleurs, des marchands de bicyclettes, des menuisiers..., bref, on retrouve ici tout ce qui forme, tout ce qui représente une capitale asiatique.